



HAL
open science

Femmes juives d'Occitanie au Moyen Âge : quelques indices onomastiques sur fond d'anonymat

Cyril Aslanov

► **To cite this version:**

Cyril Aslanov. Femmes juives d'Occitanie au Moyen Âge : quelques indices onomastiques sur fond d'anonymat. *Revue d'études d'oc, La France latine*, 2023, Les femmes dans le Midi médiéval, 176, pp.43-57. hal-04463609

HAL Id: hal-04463609

<https://hal.science/hal-04463609>

Submitted on 21 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nouvelle série N° 176 — 2023



LA FRANCE LATINE
Revue créée en 1949

REVUE D'ÉTUDES D'OC
REVISTO D'ESTUDI D'O — REVISTA D'ESTUDIS D'OC

Les femmes dans le Midi médiéval

Coordonné par Brigitte Saouma

CENTRE D'ÉTUDES DES LANGUES,
TERRITOIRES ET IDENTITÉS CULTURELLES
— BRETAGNE ET LANGUES MINORITAIRES

Université Rennes 2

REVUE D'ETUDES d'OC
Revisto d'Estùdi d'O – Revista d'Estudis d'Oc
Anciennement *La France Latine*

Revue soutenue par l'unité de recherche CELTIC-BLM
gérée par l'*Union des Amis de la France Latine*
Association régie par la loi de 1901

Pierre VERGNES
et Jean SASTRE
fondateurs

SIÈGE SOCIAL

REVUE D'ÉTUDES D'OC
à l'attention de Philippe Blanchet
Université Rennes 2 – UFR ALC
C.S. 24307
35043 RENNES CEDEX
(Adresse e-mail : philippe.blanchet@univ-rennes2.fr)

Prière d'envoyer à cette adresse toute correspondance concernant les adhésions à l'association, la rédaction, les manuscrits et services de presse.

Les opinions soutenues dans les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et autrices.

Abonnement : 25 € par an

Abonnement de soutien : à partir de 30 € par an

Rédiger les chèques à l'ordre de : *Union des Amis de la France Latine*
CCP Paris 10 136-33 F.

© *Revue d'études d'oc - France Latine* 2023. Tous droits de reproduction, même partielle, réservés pour tous pays.

Femmes juives d'Occitanie au Moyen Âge : quelques indices onomastiques sur fond d'anonymat

Depuis 759, date à laquelle Makhir de Narbonne aurait reçu de Pépin le Bref des privilèges en récompense de sa participation à la guerre contre les Sarrasins, jusqu'à l'expulsion des Juifs de Provence en 1500-1501, des communautés juives ont fleuri dans l'espace médiéval occitan. La production de textes hébreux médiévaux dans cette région du monde juif est tellement importante que jusqu'à présent la mémoire des *Hakhmei Provans* « sages de Provence » (Provence entendue au sens large d'Occitanie) inspire des recherches érudites aux spécialistes d'histoire juive, de philosophie juive médiévale, de grammaire et de lexicographie hébraïques (l'un des plus grands grammairiens et lexicographes de l'hébreu, David Qimhi [1160-1235], vivait à Narbonne) et de mystique juive¹. Or, comme il arrive souvent au Moyen Âge, il n'y a guère que les hommes qui aient laissé un nom dans le patrimoine juif occitan. Dans cet horizon culturel les femmes juives ont été le plus souvent reléguées dans l'anonymat. L'objet de cette étude est de corriger partiellement cette occultation en tentant de retrouver quelques noms de femmes juives dans l'espace occitan médiéval afin de réfléchir sur les pratiques onomastiques chez les Juifs de ces régions.

Bien entendu, ces quelques noms sauvés de l'oubli ne sont rien comparés aux cas où des textes produits en Occitanie médiévale se

¹ Voir Benjamin Zeev Benedikt, « Caractères particuliers de la science rabbinique en Languedoc », dans : Marie-Humbert Vicaire et Bernhard Blumenkranz (dir.), *Juifs et judaïsme en Languedoc : XIII^e siècle-début XIV^e siècle*, Toulouse, Édouard Privat, 1977, p. 159-172.

réfèrent aux femmes juives en général ou à des femmes précises dont le prénom n'est pas mentionné. Cette présence implicite mérite d'être étudiée pour elle-même car elle permet de recoller les deux morceaux du puzzle : d'une part, des prénoms portés par des femmes dont nous ne connaissons qu'assez peu de chose d'un point de vue référentiel et d'autre part, des femmes anonymes qui ont laissé une trace généralement fugitive dans le souvenir que les textes ont conservé des Juifs occitans au Moyen Âge.

Nous entreprendrons donc d'entrecroiser les témoignages documentaires avec les traces littéraires afin de mieux comprendre qui étaient les femmes juives d'Occitanie entre le XII^e siècle, début de l'âge d'or du judaïsme languedocien, et le XV^e siècle qui marque la fin de la présence juive en Provence (à l'exception de l'enclave pontificale du Comtat Venaissin dont l'histoire dépasse le cadre médiéval). Cette étude au carrefour entre les textes et les contextes se place en outre dans une perspective qui cherche à combiner les études occitanes avec l'investigation des sources littéraires hébraïques médiévales.

1. Prénoms féminins occitans dans les communautés juives du Midi

La prosopographie juive occitane nous est partiellement connue à travers des sources internes (registres communautaires rédigés en hébreu) et des sources externes (contrats et documents judiciaires écrits en latin ou en occitan). Ces documents mentionnent assez rarement les noms des épouses et des filles. Toutefois on voit apparaître çà et là des prénoms féminins qui méritent d'être analysés.

Au XIII^e siècle on trouve en Languedoc (Sommières; Montpellier) le prénom *Astruga*², pendant féminin d'*Astruc* « chanceux », prénom qui devint par la suite un nom de famille typiquement juif occitan et catalan et dont le patronyme juif tunisien *Sitruk* est un avatar arabisé. Plus à l'est, en Provence *stricto sensu*, et à une époque plus tardive (fin du XV^e siècle) le même prénom *Astruga* est attesté tel quel (Carpentras, 1400)³ ou bien sous la forme *Astrugia*⁴. Dans cette graphie l'emploi du <i> après <g> pourrait noter la palatalisation de [g] en [dʒ]. Dans la même région et à la même époque on trouve les diminutifs *Astrugete (Astrugeto)/Astrugeta*⁵ et *Astrugelle (Astrugello)/Astrugella* ainsi que l'augmentatif *Astrugone (Astrugouno)/Astrugona*⁶. À cette époque relativement tardive, le -a atone du féminin s'était sans doute déjà réduit en -o, souvent noté au moyen de <-e>.

Si *Astruc* représente la provençalisation du prénom hébreu *Asher* qui n'existe qu'au masculin, sa contrepartie féminine est sans doute l'équivalent de *Mazal* « astre ». Bien entendu, ni *Asher* ni *Mazal* ne figurent dans les documents non juifs faisant état d'une transaction

² Henri Gross, *Gallia Judaica: dictionnaire géographique de la France d'après les sources rabbiniques*, trad. Moïse Bloch, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1897, p. 647; Carol Iancu, « Le destin millénaire du judaïsme montpelliérain », dans: Carol Iancu (dir.), *Les Juifs à Montpellier et dans le Languedoc à travers l'histoire du Moyen Âge à nos jours* (Actes du Colloque International du Centre Régional d'Histoire des Mentalités et du Centre de Recherches et d'Études juives et hébraïques, 22-23 octobre 1985), Montpellier, Université Paul Valéry, 1988, p. 13-71, spécialement p. 14.

³ Gross, *Gallia Judaica*, p. 574.

⁴ Danièle Iancu, *Les Juifs en Provence (1475-1501) de l'insertion à l'expulsion*, Marseille, Institut historique de Provence, 1981, p. 84 ; 86 ; 123.

⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁶ Monique Wernham, *La communauté juive de Salon-de-Provence*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1987, p. 26-28 ; 33.

entre les Juifs et les Gentils car la pratique consistant à réinterpréter les anthroponymes hébreux dans la langue usuelle du pays est enracinée depuis la nuit des temps comme il ressort de livre tardifs de la Bible: Daniel 1:7 à propos des noms babyloniens de Daniel et de ses compagnons Ḥananiah, Mishael et ‘Azariah; Esther 2:7 à propos de la double nomination de Hadassah connue sous le nom d'Esther aux yeux des autorités perses.

Montpellier a produit un document notarial datant de 1301-1302 où figurent les prénoms *Regina* (forme latinisante employée au lieu de la forme vernaculaire *Reïna*) et *Blanche*, francisation de *Blanca* dans ce document déjà rédigé en français près d'un siècle après la Croisade des Albigeois⁷. On retrouve le prénom *Blanca* sous la même forme francisée *Blanche* à Nîmes quelques années plus tard (1306) au moment de la première des expulsions qui frappèrent les Juifs du royaume durant le XIV^e siècle⁸.

À la toute fin du Moyen Âge le prénom *Regina* continue à être porté par les Juives de Provence⁹ à une époque où de nombreux Juifs languedociens avaient trouvé asile en Terre d'Empire après les expulsions dont furent victimes les Juifs du Languedoc, terre de royaume. Le prénom *Regina* apparaît fréquemment à Salon à la fin du XIV^e et tout au long du XV^e siècle¹⁰. Il est également implicite dans le diminutif *Regniete (Renhieto)*¹¹. Quant au prénom *Blanca/Blanche*, il est fréquemment attesté chez les Juives provençales de la fin du

⁷ Carol Iancu, « Le destin millénaire du judaïsme montpelliérain », p. 17.

⁸ Gross, *Gallia Judaica*, p. 397.

⁹ Danièle Iancu, *Les Juifs en Provence*, p. 83 ; 86 ; 108.

¹⁰ Monique Wernham, *La communauté juive de Salon-de-Provence*, p. 30 ; 32-33 ; 134 ; 136 ; 144 ; 174.

¹¹ *Ibid.*, 35 ; 78; 81.

Moyen Âge. Il apparaît sous sa forme hypocoristique *Blanquete* (*Blanqueta*)¹².

À la différence d'*Astruga* qui est manifestement la provençalisation d'un prénom propitiatoire hébreu (*Mazal*), *Regina* et *Blanca* ne sauraient être traitée à la même aune sauf à considérer *Regina* comme un équivalent de *Malka* ou *Sultana* et *Blanca* comme une adaptation de *Levana*. Or c'est peu vraisemblable car *Malka/Malke* «reine» est un prénom qui n'est guère usité que dans la tradition onomastique des Juifs d'Europe orientale cependant que *Sultana*, nom de la reine en arabe maghrébin (*sulṭāna*), n'apparaît que dans les communautés juives arabophones. Pourtant force est de considérer ce prénom *Regina* comme un équivalent fonctionnel de *Malka/Malke* et de *Sultana*. De plus, l'apparition tardive de ce prénom en milieu chrétien (si l'on excepte le nom de la martyre *Regina/Reine* qui a donné son nom à Alise-Sainte-Reine) peut faire considérer *Regina* comme spécifiquement juif comme il ressort des pièces d'un procès intenté à Manosque en 1264. Dans ce document une rature permet de deviner que l'ancien prénom d'une Juive convertie au catholicisme semble avoir été *Regina* avant qu'elle ne reçût son nom chrétien de *Raymbauda*¹³. Le même genre de changement de prénom à l'occasion d'une apostasie se retrouve dans un autre document manosquin datant de 1284. On y parle d'une Juive convertie au catholicisme dont le nom de baptême est *Agnes* mais qui se nommait *Rosa* avant son apostasie¹⁴. Du reste, cette femme n'était peut-être pas d'origine provençale comme il ressort de certains faits biographiques

¹² Danièle Iancu, *Les Juifs en Provence*, p. 86-87 ; 106 ; 108 ; 120 ; 230-231.

¹³ Joseph Shatzmiller, *Recherches sur la communauté juive de Manosque au Moyen Âge 1241-1329*, Paris-La Haye, Mouton, 1973, p. 57.

¹⁴ *Ibid.*, p. 58.

qui la rattachent plutôt à Lausanne et à Genève. Pour en revenir à Manosque, les archives examinées par Joseph Shatzmiller sur une période assez courte (74 ans) font apparaître pas moins de 16 *Regina* différentes.

Quant à *Blanca/Blanche*, il y a peu de chances qu'il constitue la transposition de *Levana* car s'il est vrai que ce prénom signifie étymologiquement « blanche », il doit être entendu comme un synonyme de « lune ». Comme le terme principal pour désigner la lune est un masculin (*yareah*), seul son synonyme pouvait fonctionner comme un prénom féminin. Or cette pratique onomastique est tardive et n'est en tout cas pas attestée au Moyen Âge. Force est donc de considérer *Blanca/Blanche* comme un prénom commun aux Juives et aux chrétiennes, un prénom que les Juifs pouvaient utiliser du fait même qu'il est absolument exempt de toute connotation chrétienne.

Cette perméabilité occasionnelle qui brouille les frontières entre les onomastiques chrétienne et juive explique la présence du prénom si clairement provençal *Floreta* dans un autre document manosquin daté du 3 septembre 1309¹⁵. Ces noms de *Regina*, *Blanca*, *Rosa* et *Floreta* ne sont ni spécialement juifs ni véritablement chrétiens et c'est justement en raison de leur neutralité sémantique qu'ils se prêtaient bien à la nomination de nouveau-nées juives, d'autant plus que dans de nombreuses communautés du monde juif les prénoms bibliques étaient moins fréquents chez les femmes que chez les hommes.

L'onomasticon juif occitan au Moyen Âge fait néanmoins apparaître un emploi fréquent de *Sara/Sarra*, de son diminutif *Sarete* (*Sareto*)/*Sareta* et de son augmentatif *Sarona*¹⁶, ainsi que de *Ster*,

¹⁵ *Ibid.*, p. 28.

¹⁶ Monique Wernham, *La communauté juive de Salon-de-Provence*, p. 31.

c'est-à-dire *Esther* et de son hypocoristique *Sterete (Stereto)/Stereta*¹⁷. Parfois *Ster/Stereta* est réinterprété en *Stella, Stelletta* (diminutif) et *Stellona* (augmentatif).

Ce nom biblique d'Esther a donné lieu à la formation du diminutif *Esterela* qui est attesté dans une œuvre littéraire à caractère parodique, *Le Roman d'Esther*, paraphrase du livre d'Esther en vers octosyllabes provençaux écrits vers 1327 en lettres hébraïques par le médecin juif Crescas del Caylar et retranscrits par les bons soins de Paul Meyer¹⁸ :

En Susan, denfre las filhas
De las juzieuas, i ac una orfanela
Que era paura e mesquenela,
Mot condela e irnela,
C'on apelava Esterela; (v. 402-406)

« À Suse, parmi les filles
Des Juives, il y eut une orpheline
Qui était pauvre et indigente,
Très gracieuse et svelte,
Qu'on appelait Estérelle ; »

Par une coïncidence frappante, ce diminutif juif provençal du nom biblique *Esther* est homophone sinon homographe du nom de la *Fado*

¹⁷ *Ibid.*, p. 26 ; 28-29 ; 31-33 ; 36 ; 78-81 ; 180; 192. Voir aussi Daniel Iancu, *Les Juifs en Provence*, p. 87.

¹⁸ Sur ce texte, voir Adolf Neubauer et Paul Meyer, « Le roman provençal d'Esther par Crescas du Caylar », *Romania* 21, 1892, p. 194-227 ; Susan L. Einbinder, *No Place of Rest : Jewish Literature, Expulsion, and the Memory of Medieval France*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2009, p. 84-111.

Esterello à laquelle le poème *Calendau* de Frédéric Mistral a conféré la notoriété que l'on sait. L'origine de cette figure féérique est probablement à rechercher dans le folklore varois et le nom de la fée est sans doute lié au nom du Massif de l'Esterel (*Esterèu*), toponyme pour lequel toutes sortes d'étymologies plus ou moins farfelues ont été proposées. Quelles que soient ces étymologies, elles n'ont bien entendu rien à voir avec le nom de la reine Esther sauf à considérer le nom *Estēr* et le toponyme *Esterèu/Esterel* comme indirectement reliés l'un à l'autre du fait qu'ils continuent chacun à sa façon l'étymon indo-européen **H₂stér* : *Estēr* par le biais du vieux-perse *star-* (à moins qu'il ne s'agisse d'un avatar de la déesse babylonienne *Ištar*, équivalant à *'Aštoret/Astarté*) et *Esterel* comme un dérivé de *stella/estella*.

2. Entre anonymat et abstraction : la *juzeva*, figure de l'autreté ?

Dans la *cançon* « *Quan lo rius de la fontana* », Jaufre Rudel exalte la dédicataire de ses vers en affirmant qu'on ne pourrait en trouver de plus noble parmi toutes les femmes, qu'elles soient chrétiennes, juives ou sarrasines :

Car anc genser Crestiana
Non fo, ni Dieus non la vol,
Juzeva ni sarrazina ;

« car jamais de plus noble chrétienne
ne fut, ni qu'à Dieu ne plaise,
de plus noble juive ou sarrasine ; »¹⁹

¹⁹ *Qan lo rius de la fontana*, v. 17-19. Voir Rupert T. Pickens (ed.), *The Songs of Jaufre Rudel*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1978, p. 104.

En embrassant les trois groupes religieux de son horizon cognitif Jaufre Rudel considère les Juives ou les Juifs comme un pendant symétrique des chrétiens et des Sarrasins en vertu d'une logique de complémentarité ternaire qui fait davantage penser à l'Espagne médiévale qu'à l'espace occitan. Dans les régions de la Péninsule ibérique reconquise par les chrétiens il subsistait des *aljamas* maures qui permettaient de considérer les musulmans d'Espagne comme partie intégrante de l'écologie culturelle des royaumes chrétiens d'outre-Pyrénées. Une autre hypothèse de lecture rattache cette mention des femmes des trois religions au contexte de l'Outre-mer (Comté de Tripoli, notamment) qui joue un si grand rôle dans l'imaginaire spatial des poésies de Jaufre Rudel²⁰.

Une telle coexistence des trois religions fait défaut dans l'Aquitaine ou plus généralement dans l'espace occitan de la première moitié du XII^e siècle. Le seul contact que le prince de Blaye ait pu entretenir avec les musulmans est celui de la belligérance dans le contexte de la Deuxième Croisade à laquelle il participa.

Cela amène à considérer le signifiant *juzeva* des vers cités plus haut comme une catégorie théorique dont la présence dans le texte vise seulement à créer l'impression d'une totalité du sein de laquelle la *domna* se démarque de façon absolue. Cette perception très générale et théorique de trois groupes ethnico-religieux constituant ensemble la totalité de la gent féminine contraste fortement avec la réalité occitane où comme nous l'avons montré ci-dessus, des femmes juives portant un nom et même parfois plusieurs noms (un nom

²⁰ Bernhard Teuber, « Pèlerinage imaginaire en Orient : Le comté de Tripoli et le troubadour Jaufre Rudel », dans : Dominique de Courcelles (dir.), *Parcourir le monde. Voyages d'Orient*, Paris, Publications de l'École nationale des Chartes, 2013, p. 51-71.

endonymique et un autre exonymique ou bien un nom juif et un nouveau nom chrétien en cas d'apostasie) figurent dans des documents non-littéraires.

Dans le contexte de la *cançon* de Jaufre Rudel, la *juzeva* ne représente pas le pôle de l'autreté mais celui de la complémentarité dans une visée de totalisation hyperbolique qui relève de l'*adynaton*.

3. La figure de la femme dans le *sirventès* hébreu

L'espace occitan médiéval a généré sporadiquement une poésie satirique hébraïque qui est peut-être inspirée du *Gattungssystem* de la poésie des troubadours²¹. Le plus célèbre des poètes juifs occitans qui aient cultivé ce genre particulier du *sirventès joglaresc* adapté aux lettres hébraïques est Isaac Ha-Gorni qui fleurit à la fin du XIII^e siècle. Émule juif de Marcabru, ce poète truculent vilipende la gent féminine en général, incluant dans son rejet des femmes les Juives susceptibles d'être épousées en justes noces et les courtisanes, qu'elles soient juives ou non. Le motif des relations sordides avec des courtisanes réapparaît dans d'autres poèmes du même poète, notamment dans un quatrain lapidaire sans équivalent dans le *Gattungssystem* occitan médiéval et qui correspond en revanche à la forme du *rubā'iy*, bien connu du patrimoine poétique arabe et persan²². Dans cette épigramme Ha-Gorni s'adresse à quelqu'un (lui-même ?) pour lui

²¹ Poème accessible dans l'original avec traduction anglaise en regard dans l'anthologie de Ted Carmi, *The Penguin Book of Hebrew Verse*, Londres, Penguin Books, 1981, p. 399-400. Sur l'influence probable de la poésie occitane sur la poésie hébraïque d'Isaac Ha-Gorni, voir Hayyim Shirman, « Yitšaq Ha-Gorni mešorer 'ivri mi-Provans », dans : Shirman, *Le-toldot ha-širah ve-ha-dramah ha-'ivrit*, Jérusalem, The Bialik Institute, 1979, I, p. 421-438.

²² Ce quatrain est disponible dans l'original hébreu sur le site du Ben-Yehuda Project : <https://benyehuda.org/read/34458>

enjoindre ou pour s'enjoindre de ne pas désirer des « jeunes filles tambourineuses » (*ne'arot tofafot*) ni de prétendre posséder des *gevirot* (équivalent hébreu de *domnas*) puisqu'il n'est bon que pour une femme « usagée » (*balah*) et « fornicatrice » (*ešet na'afufim*).

Le *sirventès* hébreu où le poète se met en scène dans le rôle du hâisseur des femmes doit bien entendu être lu au second degré. Cette profession de foi misogyne est une réplique hyperbolique et fanfaronne aux autorités d'Arles qui semblent avoir accusé Ha-Gorni d'avoir manifesté sa concupiscence à l'égard de « femmes délicates » ou « voluptueuses » (*'adinot*). Il est difficile de comprendre les circonstances qui ont inspiré ce plaidoyer au ton excessif. Les dirigeants dont il est question au vers 7 (*qešineiah* « ses chefs ») sont peut-être des notables de la communauté juive d'Arles comme semble l'indiquer l'expression *'ir em be-Yiśra'el* « métropole en Israël » qui est employée traditionnellement pour suggérer qu'une ville de la diaspora abrite une importante population juive²³. À moins qu'il ne s'agisse des fonctionnaires que les comtes de Provence mirent en place en 1251 pour contrecarrer l'influence des grandes familles arlésiennes.

Curieusement cette rancœur que Ha-Gorni exprime à l'égard d'Arles est partagée par un quasi-contemporain du poète, le philosophe et commentateur Joseph Kaspi (vers 1280- vers 1347). À la différence de Ha-Gorni qui était originaire d'Aire-sur-l'Adour, Kaspi est probablement né en Arles ou à Tarascon. Pourtant il considère que Dieu a maudit son pays natal ainsi qu'il ressort explicitement des propos qu'il adresse en 1330 à son fils aîné David

²³ Cyril Aslanov, « Jérusalem, nom métaphorique de grands centres juifs de la Diaspora », dans : Michel Gad Wolkowicz et Michaël Bar Zvi (dir.), *Si c'était Jérusalem*, Paris, Éditions In Press, 2018, p. 177-189, spécialement p. 184-186.

à la fin de son premier commentaire sur le livre des Proverbes. Kaspi se félicite d'avoir marié son fils à la fille d'un notable juif de Barcelone, le soustrayant par là-même à l'atmosphère nocive qu'il dit régner dans la région d'Arles et Tarascon²⁴.

Cette remarque désobligeante n'est du reste pas sans rapport avec le thème des femmes et de la misogynie. En effet, on a pu supposer que le *Wanderlust* de Joseph Kaspi qui s'est traduit par un premier voyage en Égypte avant 1314 et par un départ définitif de la région d'Arles et Tarascon vers les pays de la couronne d'Aragon (Perpignan ; Valence ; Majorque) en 1330, l'année où il félicite son fils de ne plus se trouver dans cette contrée maudite, serait dû à sa volonté de s'éloigner de cette épouse mal aimée ou peu aimante (elle était beaucoup plus jeune que Kaspi et mourut en 1357, dix ans environ après son époux vieillissant). Telle est la supposition que Basil Herring déduit d'une allusion de Joseph Kaspi dans son commentaire *Shulḥan Kesef*²⁵. Cette hypothèse pourrait expliquer son second grand voyage de 1330 à sa mort vers 1347 vers les pays de la couronne d'Aragon mais elle ne saurait rendre compte du premier voyage qui précéda vraisemblablement le mariage de Joseph Kaspi aux environs de 1314²⁶. De plus, la femme de Kaspi semble l'avoir accompagné au moins jusqu'à Perpignan où on retrouve sa trace dans les registres de la communauté juive locale²⁷.

²⁴ Joseph Kaspi, *'Asarah Kelei Kesef*, éd. Isaac Last, Pressburg, Alkalai, 1903, I, p. 132.

²⁵ Voir Basil Herring, *Joseph Ibn Kaspi's 'Gevia Kesef'*, New York, Ktav Publishing House, 1982, p. 10.

²⁶ Moshe Kahan, « Joseph Kaspi – New Biographical Data », *Pe'amim*, 145, 2016, p. 143-166, spécialement p. 148 [en hébreu].

²⁷ Richard Emery, « Documents Concerning Jewish Scholars in Perpignan in the 14th and 15th Centuries », *Michael*, 4, 1976, p. 27-48, spécialement p. 29-

Grâce à ces documents on connaît d'ailleurs le nom de la femme de Kaspi : *Vengas* (et non *Vengues* comme le suppose Moshe Kahan)²⁸. Pour revenir au propos initial de cette article il semble opportun de dire quelque mot de cet anthroponyme féminin. Ce pronom *Vengas* est manifestement la forme de 2^e personne du singulier du présent du subjonctif de *venir* et il signifie donc « que tu viennes », ce qui en fait un équivalent de *Benvengut/Benveguda*. L'habitude onomastique qui consiste à nommer un enfant au moyen d'une forme verbale au subjonctif se retrouve dans le prénom *Crescas* « que tu croisses », équivalent sémantique approximatif du prénom hébreu *Israel*. Ce nom de *Crescas* était souvent porté par des hommes juifs d'Occitanie et de Catalogne, notamment par l'auteur de la parodie du Livre d'Esther mentionnée ci-dessus.

Conclusion

Bien que les femmes juives de l'espace occitan médiéval nous soient parfois connues nommément, il est difficile de les imaginer tant leur présence est évasive et évanescente. Cela est dû en partie aux vicissitudes historiques qui ont mis fin à la présence juive dans la plus grande partie de l'Occitanie. Les expulsions qui ont frappé les communautés juives occitanes d'Aquitaine en 1287 (avant même l'expulsion des Juifs d'Angleterre en 1290), du Languedoc à partir de 1306 et de Provence en 1500-1501 n'ont laissé subsister qu'une petite communauté juive dans l'enclave pontificale du Comtat Venaissin. Peut-on imaginer la vie des femmes juives médiévales dans un espace allant des Pyrénées aux Alpes et de l'Atlantique à la Méditerranée sur la base des documents concernant les Juifs des *carriero* au début des

32.

²⁸ Kahan, « Joseph Kaspi », p. 166.

temps modernes ? Cela n'est pas certain car le ghetto dans lequel étaient confinés les Juifs du Pape (au point d'avoir donné lieu à l'émergence d'une variété spécifiquement juive de provençal, l'argot hébraïco-provençal improprement appelé *shuadit*) est bien différent des horizons médiévaux²⁹. Dans ce contexte précédant les vagues d'expulsion qui ont frappé les Juifs de l'espace occitan depuis la fin du XIII^e siècle, les Juifs habitaient certes des *jutarias* (*jutarié* à la fin de la période) mais ils jouissaient d'une grande liberté de circulation dans les régions qui leur étaient accessibles.

Une fois de plus l'onomastique permet de faire le lien généalogique entre les Juifs et les Juives de l'espace occitan médiéval et leur descendance dans les *carriero* comtadines ou dans les communautés juives de l'Italie voisine, notamment dans le Piémont, plus rarement à Rome ou à Livourne. Dans ces communautés juives italiennes on trouve des noms de famille dérivés de toponymes languedociens (Lattes ; Foà) ou provençaux (Cavaglione ; Bedarrida). Or même dans l'Italie d'avant le Risorgimento l'existence juive était en grande partie ghettoisée (sauf au Piémont et à Livourne). Il est donc difficile de projeter sur l'Occitanie médiévale des schémas d'interaction sociale qui caractérisaient la vie dans les *carriero* comtadines ou les *ghetti* italiens.

On peut supposer qu'avant l'instauration de ces barrières, les Juives et les Juifs d'Occitanie différaient assez peu de leurs voisins et de leurs voisins chrétiens comme on a pu le constater à travers les cas d'aller et retour entre la foi ancestrale et le christianisme (voir ci-dessus l'histoire de *Regina/Raimbauda* étudiée dans le contexte

²⁹ Cyril Aslanov, « Judéo-provençal médiéval et chuadit: essai de délimitation », *La France latine (Revue d'Études d'Oc)*, 134, 2002, p. 103-122.

manosquin par Joseph Shatzmiller). Et comme nous l'avons remarqué ci-dessus, le brouillage des pistes permis par le ton galéjeur d'Isaac Ha-Gorni ne permet pas de savoir s'il a eu maille à partir avec les autorités juives arlésiennes ou l'instance des fonctionnaires comtaux installés en Arles et si ses débauches vraies ou fantasmées faisaient intervenir des courtisanes juives ou gentilles. Force est donc d'imaginer les femmes juives d'Occitanie comme assez semblables aux bourgeoises chrétiennes des villes et bourgades de l'espace occitan. Les unes et les autres devaient être assez pieuses dans leurs religions respectives comme en témoigne l'existence de traductions des prières hébraïques en provençal graphié au moyen de lettres hébraïques³⁰. Ces traductions ainsi que la paraphrase ci-dessus mentionnée du livre d'Esther étaient destinées à des Juives ignorant l'hébreu mais capables de lire les lettres hébraïques qui servaient occasionnellement à noter l'occitan médiéval. C'est peut-être en cela que la femme juive occitane se distinguait de sa voisine chrétienne : même si la fin du Moyen Âge est caractérisée par l'extension de la pratique de la lecture et de l'écriture à des citadins de condition modeste³¹, il n'est pas certain que cette alphabétisation ait profité aux bourgeoises chrétiennes.

Cyril ASLANOV

³⁰ George Jochnowitz, «... Who Made Me a Woman», *Commentary* 71/4. 1981, p. 63-64; Cyril Aslanov, «Judeo-Provençal», dans: Lutz Edzard et Ofra Tirosh-Becker (dir.), *Jewish Languages: Text specimens, grammatical, lexical and cultural sketches*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2021, p. 614-626, spécialement p. 621-622.

³¹ Alain Derville, « L'alphabétisation du peuple à la fin du Moyen Âge », *Revue du Nord*, 261-262, 1984, p. 761-776.

Table des matières

Avant-propos	p. 5
Marie-Rose BONNET	
La veuve et son patronyme dans les documents médiévaux provençaux. Un nom, quel statut ?	p. 9
Cyril ASLANOV	
Femmes juives d'Occitanie au Moyen Âge : quelques indices onomastiques sur fond d'anonymat	p. 43
Viviane CUNHA	
Les activités des femmes dans les littératures ancienne et médiévale	p. 59
Saverio GUIDA	
Campi di ricerca e cantieri di lavoro nell'ambito della poesia trobadorica: Peire Vidal e <i>Na Vierna</i>	p. 71
Naohiko SETO	
La relecture de la dernière pastourelle de Guiraut Riquier (PC 248, 15) : une ambiguïté volontaire	p. 137
Wendy PFEFFER	
The Women of <i>Blandin de Cornoalha</i>	p. 167
Brigitte SAOUMA	
Note sur l'appendice IV « Saint Bernard et l'amour courtois », de la <i>Théologie mystique de saint Bernard</i> par Étienne Gilson	p. 171
Vient de paraître	p. 177
Colloque, congrès, journées d'études	p. 182

Direction de la Publication

Philippe Blanchet (domaine moderne, n° d'hiver)

Brigitte Saouma (domaine médiéval, n° d'été)

Secrétaire de rédaction

Nolwenn Troël-Sauton

revue.flreo@gmail.com

Comité de Rédaction

Blanchet, Ph.

Thiolier, S.

Courty, M.

Thiolier, J.C.

Guimbar, C.

Venture, R.

Saouma, Br.

Wanono, A.

Comité scientifique

Yann BEVANT (université Rennes 2)

Philippe BLANCHET (université Rennes 2)

Pilar BLANCO (université Complutense, Madrid)

Cédric CHOPLIN (université Rennes 2)

Maria A. CIPRÉS PALACÍN (université Complutense, Madrid)

Pierre ESCUDÉ (INSPÉ d'Aquitaine / Université de Bordeaux)

Catherine GUIMBAR (université de Paris IV-Sorbonne)

Erwan HUPEL (université Rennes 2)

Claire KAPPLER (CNRS, Paris, UMR 8092)

Catherine LÉGLU (université de Reading)

Claude MAURON (université d'Aix-Marseille)

Roy ROSENSTEIN (université américaine de Paris)

Élisabeth SCHULZE-BUSACKER (université de Pavie)

Naohiko SETO (université Waseda, Tokyo)

Tullio TELMON (université de Turin)

Suzanne THIOLIER-MÉJEAN (université de Paris IV-Sorbonne)

Site internet de la revue : <https://revueflreo.wixsite.com/revueflreo>

Reprographie Université Rennes 2

Dépôt légal : 2^e trimestre 2023 - ISSN 2429-4748